

coulisses

Sinclair de retour sur scène

L'artiste se livre sur les défis qui ont jalonné sa carrière. Et il évoque sa volonté de privilégier désormais la scène pour retrouver l'essentiel : le public.

Sinclair sera en concert au festival Darc, à Châteauroux (Indre), mardi 11 août, sous le chapiteau de la place Voltaire. Le chanteur se livre sur ses influences et son envie de retrouver le public.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire de la musique ?

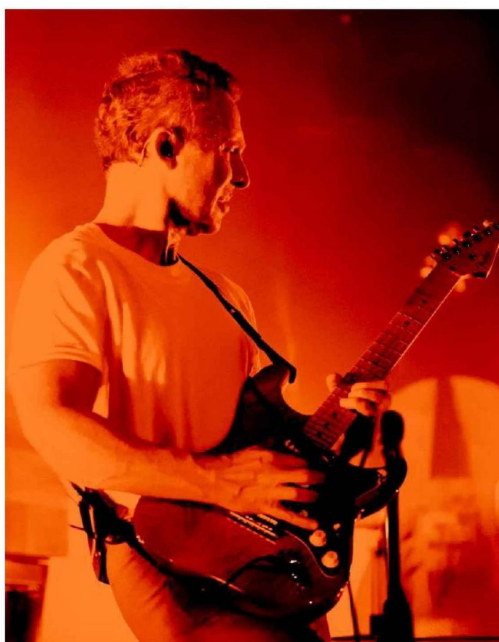
« La musique a toujours été un deuxième frère, un troisième parent à la maison. J'ai toujours adoré en écouter, fantasmer en faire. Mais, à la base, je voulais faire des effets spéciaux au cinéma. C'était mon rêve.

« Mon père avait un minustudio à la maison. Il venait de terminer une session avec un artiste. Et tout était branché. J'avais 16 ans, j'ai mis le casque, j'ai chanté et ouah ! le rêve. À partir de là, j'ai commencé à faire de la musique. C'est le fait de me retrouver face à des instruments et à la possibilité de le faire qui m'a fait franchir le pas. »

« Sur scène, c'est là où on parle aux gens, où il se passe quelque chose »

Vous vous êtes dirigé vers de la musique funk. Une musique qu'on n'a pas l'habitude de produire en France. Comment fait-on groover le funk en français ?

« C'est compliqué de définir le funk. Les gens l'imaginent comme une extension du disco. C'est une vision personnelle, le funk associe plein de choses. J'ai toujours été bercé par la musique afro-américaine. Le premier album que j'ai écouté en boucle, c'est *That's the Way of the World* d'Earth, Wind and Fire, en 1975. J'avais 5 ans. Ça me rendait dingue, ça me mettait une énergie de fou. Après c'est Stevie Wonder et, au fur et à mesure, il y a vachement de pop qui est entrée dans mes oreilles. Naturellement, j'ai eu besoin de faire de la musique



Compositeur et chanteur, Sinclair entame une période « à durée indéterminée sur scène ». (Photo Nina Blanc-Francard)

qui groovait parce que mon horloge interne est ronde et elle groove.

« Pour faire groover les français, j'en ai bien bavé au départ. C'est hyperdur de trouver les mots qui sonnent pour chanter le genre de mélodies et d'arrangements que j'avais en tête. J'ai buté sur le sens, sur le son des mots. Plus on donnait de sens, moins ça groovait. À force d'essais, de m'aiguiser sur l'écriture, j'ai réussi à trouver un style assez particulier car, effectivement, en France on n'est pas nombreux à faire ça. C'est très dur de faire de la chanson qui groove, qui n'est pas trop débile et qui, en même temps, est crédible. J'ai beaucoup bossé et les concerts m'ont beaucoup appris aussi. »

Entre la scène et l'enregistrement, votre approche est différente ?

« Le studio peut rester un fantasme permanent : on empile les couches, on peut fabriquer

de toutes pièces des morceaux qui marchent. Pas en concert : il faut monter sur scène et que ça marche. Plein de fois, j'ai constaté que des morceaux ne prenaient pas sur scène, car l'écriture n'allait pas.

« Sur scène, c'est là où on parle aux gens, où il se passe quelque chose. Les premiers concerts étaient très durs : il fallait réussir à lier l'efficacité et la sincérité. Mon parcours est empirique. On fait des concerts, des tests, on s'aperçoit que ça ne marche pas. Alors on refait. À force d'essayer, on y arrive. »

Vous avez fait de la musique de film, notamment avec « Le Premier Jour du reste de ta vie ». C'est encore une écriture différente ?

« Le premier film que j'ai fait, c'est *Mon idole*, de Guillaume Canet. C'est super, c'est un peu un retour à ce que je voulais faire. L'écriture est particulière : on se met au service du film, il n'est pas question de

prendre plus de place que l'image. J'ai fait ça quelques années, c'était un passage très agréable, mais c'est fait. Peut-être que j'en referai, pour le moment ce n'est pas l'histoire. »

Vous ne souhaitez plus en faire ?

« J'entame une période à durée indéterminée de présence sur scène, avec des projets que je vais enchaîner. Des conceptions vraiment faites pour la scène. Il y a tellement de choix sur les différentes plateformes, on a perdu le goût de l'écoute et de l'attention. Plus personne n'écoute des disques. On est dans une surconsommation de l'information.

« La scène reste un endroit où on peut créer et partager des moments hyperforts. C'est comme ça que j'aborde mon métier futur. Peu importe qu'on connaisse mes chansons, je fais en sorte que la chanson véhicule des émotions. Le concert, c'est un film qui dure une heure et demie où le spectacle monte et embarque le public. Je veux inverser le processus : que les gens découvrent la musique sur scène. »

Vous allez jouer au festival Darc, qui est aussi un stage de danse. Quel est votre rapport à la danse ?

« Je n'ai jamais imaginé ma musique pour faire danser les gens. Je la fais d'abord pour transmettre des émotions. C'est en faisant des concerts que je me suis rendu compte que les gens avaient envie de bouger.

« La danse, c'est un moyen de répondre à la musique, ce n'est pas une posture. C'est un art magnifique quand c'est bien fait. J'ai toujours aimé travailler avec des danseurs, des chorégraphes. Après il y a des gens qui peuvent taper des mains, rire, pleurer, sauter... »

Gaspard Mathé

Mardi 11 août, à 20 h 45, place Voltaire, à Châteauroux (Indre). Radio Byzance en première partie. Billetterie (35 €) sur dances-darc.com